

—Je vous ferai deux questions, interrompit la duchesse. Quel motif vous pousse à trahir votre maître ?

—Je réponds nettement : son avarice.

—Un homme d'esprit comme vous doit savoir changer un avaré en prodigue.

—Jamais la prodigalité du roi Henri VII ne s'élèverait à la hauteur de mon ambition, dit Fryon sans embarras et sans emphase. J'ai rendu à ce prince de grands services depuis trois ans que je suis son secrétaire. Il ne m'a payé qu'en dédains ou en promesses. Or, je veux faire une très-grande fortune ou mourir très-jeune. La destinée de l'homme est dans sa main.

—Vous aimez l'argent ?

—Beaucoup.

—Les égards, les honneurs ?

—Passionnément.

—Que comptez-vous obtenir de moi ?

—Tout ce que je veux, car vous avez tout à gagner avec moi, comme moi avec vous. Ceux qui cherchent à acquérir ne mettent pas de bornes à leur gratitude ; ceux qui ne s'appliquent qu'à conserver calculent mesquinement.

—Et vous m'apportez ?...

—La preuve irrécusable de la lutte qui va s'établir entre le roi Henri VII et les deux reines, sa femme et sa belle-mère, au sujet de l'existence d'un des fils du feu roi Edouard.

—Donnez. A moins que vous ne désiriez d'abord fixer le prix de votre service.

Fryon sourit avec finesse.

—Nullement, dit-il, car je ne puis vous donner aujourd'hui tout ce que vous pouvez tirer de moi, et les circonstances ultérieures peuvent seules me rapporter ce que j'attends de Votre Altesse.

En parlant ainsi, il tira de sa ceinture une boucle ingénieusement travaillée, dans l'épaisseur de laquelle un ressort délicat s'ouvrit tout à coup, et découvrit un billet caché au cœur du métal. Il tendit le billet à la duchesse.

—Votre Altesse connaît cette écriture ? dit-il.

—C'est de ma belle-sœur Elisabeth !... la reine mère. Oh oui !...

—Eh bien, prenez la peine de lire, madame, dit le secrétaire avec un respectueux orgueil.

« Chère amie, chère complice, lut Marguerite avec émotion, il vient de s'accomplir toute une révolution dans ma vie. Hier le hasard m'a mise en présence d'un homme que je croyais autrefois ne pouvoir regarder en face sans mourir de douleur et de colère. Cet homme, cet assassin, l'auteur de toutes mes misères, n'a pu soutenir le poids de mon regard. Il s'est précipité à mes pieds... Il m'a dit : "Espérez, pauvre mère !..."

« Oh !... si Dieu a mis le remords à côté du forfait, la réparation après la douleur ; si Dieu a pitié de la triste York, il ne permettra pas qu'il y ait erreur ou trahison, c'est-à-dire un nouveau crime dans les paroles de Brakenbury... »

« Au cri que j'ai poussé, aux élans de mon délire, de ma folle joie, on est accouru. Le roi a voulu savoir. On m'a presque torturée, je n'ai rien dit. O mon amie ! vous qui êtes puissante, vous qui êtes libre, cherchez, fouillez le monde, arrachez à cet homme le secret que j'ai vu luire dans ses yeux. C'était un éclair de bonheur, d'espérance... »

« Votre sœur, ELIZABETH. »

—Ma sœur ! dit Marguerite avec stupeur. De quelle sœur parle-t-elle ? à qui cette lettre est-elle adressée ?

—A vous, madame, dit Fryon.

—Comment est-elle dans vos mains ?

—Le roi allait l'intercepter, comme toutes celles de sa femme et de sa belle mère. C'est moi qui étais chargé de ce soin : d'ordinaire je m'en acquittais fidèlement. Cette fois, ainsi que je vous l'ai expliqué, madame, je me suis trouvé à bout de patience, j'ai gardé la lettre au lieu de la montrer au roi ; et, muni de cette précieuse garantie, j'ai fui en Ecosse. Le roi Henri, qui attendait cette lettre et qui m'attendait aussi, a

éclaté d'une double fureur ; mais j'étais déjà hors de son atteinte. Le roi Jacques, après avoir reçu ma confiance, m'a demandé ce que je prétendais faire. J'ai déclaré que vous étiez la seule personne capable de me comprendre et de servir utilement la cause d'York. Vous remarquerez en passant, madame, que je pouvais m'adresser au roi Charles VIII, à mon roi, qui m'eût payé cher une occasion de bouleverser l'Angleterre. J'ai préféré Marguerite de Bourgogne, fille d'York. Alors le roi Jacques m'a fait embarquer sur un navire prêt à mettre à la voile. J'ignorais que lady Catherine Gordon fût du voyage. En débarquant à Calais, cette dame m'a remis un ordre de l'escorter jusqu'à Soissons. J'ai obéi. C'est à Votre Altesse maintenant de prendre un parti. Je dois la prévenir que de cette lettre merveilleuse, inconnue à tout le monde, excepté à celle qui l'a écrite, au roi d'Ecosse et à moi, il s'était exhalé avant que je vous la remis, madame, comme un parfum d'espoir et de régénération qui s'est répandu par toute l'Angleterre. On dit le roi Henri VII furieux jusqu'à la démence. Partout des arrestations, des enquêtes, et plus le tyran étouffe ces rumeurs, plus elles grossissent, semblables à un orage qui envahit déjà les deux tiers de l'horizon.

Il se tut. La duchesse, absorbée dans une méditation solennelle, semblait l'écouter encore, mais ne l'entendait plus.

—Qu'est devenu ce Brakenbury ? murmura-t-elle.

—Votre Altesse, bien secondée, le retrouvera, dit Catherine. Oh ! il faut que nous le retrouvions !

—Oui, balbutia Marguerite, oui. Mais avant nous, Henri VII le saisira ; il n'a que la main à étendre. S'il ne s'emparerait pas de cet homme, je dirais...

—Votre Altesse, interrompit Fryon qui avait compris le regard défiant de Marguerite, Votre Altesse dirait d'abord que, pour chercher Brakenbury, il faut que le roi Henri sache ce qu'a fait et ce qu'a dit Brakenbury. Or, rien ne le révèle que cette lettre, et j'ai eu l'honneur de vous dire, madame, que je l'ai soustraite avant qu'elle eût passé sous les yeux du roi.

—C'est vrai, dit la duchesse ; à moins que la reine ma sœur n'ait été faible et n'ait avoué à son gendre ses espérances. Brakenbury ! ajouta-t-elle, pourquoi cette apparition, pourquoi cette consolation donnée à la reine mère ? Tenez, Catherine, tout cela est folie ou perfidie. S'il vivait un rejeton d'York, ne le saurais-je pas depuis douze ans ? Le premier bruit en viendrait-il à une mère par hasard, sans opportunité, alors que dix fois la conjoncture s'est montrée plus favorable. Non, vous dis-je, il y a là-dessous une trahison nouvelle, et les malheurs m'ont appris à deviner les traîtres.

Fryon haussa doucement les épaules, plutôt par commisération que par dédain. Marguerite le remarqua bien, mais déjà elle subissait l'irrésistible ascendant de cet étrange personnage. Elle ne s'irrita point.

—Votre Altesse, dit-il, parle toujours de trahison et de traîtres. Il faut bien, quelque soit ma longanimité, que je regarde autour de moi pour savoir à qui elle fait allusion. Je ne trouve que moi, et je suis traître, en effet, à mon dernier maître. Mais c'est un cercle vicieux dont je forcerai bien Votre Seigneurie de sortir, sinon nous n'avancerions ni l'un ni l'autre en nos affaires. Ou l'on se défie de moi, ou l'on a confiance ; si l'on a confiance, il ne faut pas tarder à m'en donner quelque marque importante, digne de la cause, digne de moi. Si l'on se défie, pas de scrupule ! j'ai remarqué, en bas, dans la cour, des crochets de fer et un puits, des valets vigoureux et un écuyer habile aux expéditions promptes. Il faut d'ici à cinq minutes me noyer ou me pendre ; mais ne perdons pas notre temps.

Catherine fussonna en voyant, d'un côté, la provoquante audace de ce conseiller de nouvelle espèce, de l'autre, la froide et sombre attitude de l'altière souveraine.

—Il s'est vu des gens aussi hardis dans la fraude, répondit-elle ; leurs embûches n'ont été que plus dangereuses.

Marguerite fixant un œil perçant sur le visage calme et